

**FER ET FORGERONS
DANS LE SUD DU TCHAD
A TRAVERS LES ECRITS
DES PREMIERS COLONISATEURS**

Josette RIVALLAIN

A partir de 1890, à la suite de l'expédition tragique de CRAMPEL, les militaires français abordèrent le sud du Tchad après avoir emprunté le bas et le moyen Congo puis son affluent l'Oubangui jusqu'à l'est de Bangui. De là ils remon-
tèrent au nord par Fort Sibut et pénétrèrent en pays sara le long du Chari et de ses affluents, ouvrant la voie aux colonisateurs qui allaient sillonner et parfois décrire le pays. Les premiers témoignages écrits traitant de la forge sont les suivants :

BRUNACHE P., 1894, *Le centre de l'Afrique autour du Tchad par P. BRUNACHE, membre des missions DYBOWSKI (1892) et MAISTRE (1894), administrateur colonial*, Paris, Alcan, 340p.

CHAPISEAU F., 1900, *Au pays de l'esclavage. Mœurs et coutumes de l'Afrique Centrale d'après des notes recueillies par Ferdinand DE BEHAGLE*, Paris, Maisonneuve, 776p.

CHEVALIER A., 1908, *L'Afrique centrale française, mission Chari-Lac-Tchad 1902-1904*, Paris, Challamel, 776p.

LENFANT Cdt, 1909, *La découverte des grandes sources du centre de l'Afrique. Rivières de vie, rivières de mort*, Paris, Hachette, 287p.

MECKLEMBOURG F. duc de, 1913, *From the Congo to the Niger and the Nile. An account of the german central african expedition pf 1910-1911*, Londres, Duckworth, 241p.

Qui sont les auteurs ?

Ce sont généralement des hommes jeunes, d'une vingtaine d'année, ayant ou n'ayant pas circulé en Afrique, militaires comme le commandant LENFANT ou naturalistes comme A. CHEVALIER, qui avait déjà participé à une expédition au Soudan occidental en 1899 et était passé par le Museum d'Histoire Naturelle avant de se porter volontaire à destination de l'Afrique Centrale, y partant en 1902. Ces hommes étaient doués de qualités d'observation, plutôt dans le domaine géographique : topographie, climat, géologie pour les militaires, plutôt dans le domaine botanique pour les naturalistes.

Les conditions de voyage

Les déplacements s'effectuent à pied, à cheval, en pirogue, rarement en tipoye. L'expédition, surtout quand il s'agit de militaires, comporte quelques dizaines d'hommes en armes, dits sénégalais, généralement originaires du Soudan occidental, encadrés par quelques officiers français et suivis d'une colonne de porteurs plus ou moins nombreux selon l'importance des

bagages à transporter, porteurs recrutés plus ou moins au hasard des déplacements, des maladies et des abandons.

Sur le Congo et une partie de l'Oubangui, les déplacements s'effectuent sur des navires métalliques plats, à vapeur, les canonnières; puis, plus au nord, on emprunte les pirogues essentiellement pour traverser cours d'eau et marigots, sur de courts trajets. Seuls les officiers vont à cheval quand ils ne sont pas à pied et ont droit de se faire porter quand leur état de santé ne leur permet plus de se déplacer autrement.

La rapidité des déplacements dépend des conditions climatiques, de la végétation, de l'état de santé des hommes avant tout. En fait on ne parcourt que quelques kilomètres par jour et si l'on s'arrête, cela n'excède pas quelques jours ; soit parce qu'il faut ménager un malade, qu'on en est prié par un chef, ou que la poursuite du voyage présente de nouvelles difficultés : problème de guide, réserves alimentaires, hésitation sur le choix de l'itinéraire à suivre.

Identité du pays sara

Le sud du Tchad est connu à la fin du XIXème siècle à travers les écrits de G. NACHTIGAL qui, venant du nord, atteignit Palem en 1872 - centre que les nouveaux venus se fixèrent souvent d'atteindre -, et à la lumière des récits récoltés auprès des commerçants venant du centre de l'Afrique par caravanes jusque dans la Basse Egypte. Les représentants des nations européennes recueillaient auprès de ces voyageurs de

précieuses informations et parfois des objets. L'un des plus connus est ESCAYRAC DE LAUTURE. Les cartes de l'Afrique Centrale des années 1890 dressées par les services de l'armée s'inspiraient alors de ces documents.

Au fur et à mesure de la traversée des différentes régions, les premiers voyageurs européens à circuler dans le centre de l'Afrique nomment les populations rencontrées sans toujours bien saisir les liens qui existent entre elles. Arrivés en pays sara, ils s'interrogent sur cette appellation, cherchent à comprendre l'origine du mot, remarquent tous la diversité des groupes de peuplement à travers le sud de l'actuel Tchad de part et d'autre du Moyen-Chari. CHEVALIER écrit (1908:246) : "Ce nom de sara m'étonne car c'est ainsi que l'on désigne généralement tous les gens, sans exception, qui habitent ces régions depuis le Logone à l'ouest jusqu'aux frontières ouaddaïennes... (254) Ce sont des Saras depuis Nara jusqu'à Daï... (274) Les observations que j'ai pu faire jusqu'à ce jour chez les Niellims, les Ndams, les Toumoks, les Goullis,... m'ont persuadé que ces groupes ne forment qu'un seul peuple divisé à l'infini, chaque village constituant presque toujours un groupement complet sans rapport avec les villages voisins... mêmes armes (surtout le bouclier et le couteau de jet), même langue (dans ses grandes lignes)... mêmes ustensiles et mêmes ornements..."

F. CHAPISEAU fait la remarque suivante (1900:218) : "... Mandja-Tezzé, Kassinda et les autres chefs qui repoussent le nom sara sont précisément ceux qui commandent aux villages

indépendants, sans liens fédératifs entre eux... Au contraire, dans les confédérations de Daï et Koumra, les plus importantes, celles qui sont soumises au Baghirmi, où des fonctionnaires musulmans sont en résidence permanente, le mot sara est absolument admis pour désigner les autochtones et employé couramment..."

Les interlocuteurs

Lors des déplacements, les officiers cherchent à rencontrer surtout les chefs des régions qu'ils traversent car c'est auprès d'eux, à travers les interprètes, qu'ils peuvent poser des séries de questions, obtenir des guides, des porteurs et éventuellement de la nourriture. Ces rencontres sont plus ou moins espacées et la colonne peut aussi marcher plusieurs jours d'affilée sans rencontrer d'habitants. Souvent l'expédition entre dans des villages déserts, abandonnés à la hâte par leurs occupants. Parfois, au contraire, ce sont les habitants, notamment en pays sara (BRUNACHE 1894:207), qui viennent au devant de ces étrangers, précédés de leur chef qui reste toujours l'interlocuteur privilégié.

Qualité et directions de l'observation

Le problème de la communication parlée est quotidien : on cherche à le résoudre en rapprochant ce qu'on entend des langues déjà repérées et un peu connues, on note les qualités des sons émis.

Les êtres humains que l'on rencontre sont d'abord vus en fonction de leur stature, de leurs vêtements et de leurs habitudes corporelles telles la parure ou la gestuelle, les hommes restant plus observés et décrits que les femmes.

Une fois dans les villages, tout ce qui a trait à la vie quotidienne retient l'œil : architecture, ustensiles culinaires : Calebasses, paniers, jarres, foyers. Certains villages apparaissent plus soignés que d'autres tel celui du chef Mandja-Tezzé près du Vassako (CHAPISEAU, 1900:208-210).

Surtout, tous sont sensibles aux espèces végétales, donnant généralement le nom latin des plantes, décrivant les couverts végétaux, et aux armes, détaillant leur aspect, leur matière, l'art de s'en servir et les différences d'une région à l'autre.

Organisation sociale

Sa description reste sommaire : elle est plus une notation d'observations hâtives qu'elle ne correspond à une volonté systématique d'étude spécifique. Les Européens distinguent avant tout les chefs de ceux qui ne le sont pas en fonction des hasards des rencontres.

Un chef se reconnaît à ses vêtements, généralement aussi à sa stature, à son âge bien que certains soient des hommes jeunes, et à ceux qui l'accompagnent. Les femmes décrites sont des porteuses d'eau, des vendeuses d'aliments. Parmi les hommes il est rarement fait mention d'artisans ou de gens plus spécialisés dans une activité.

Par contre nos voyageurs établissent des distinctions nettes entre musulmans et non

musulmans ou fétichistes (BRUNACHE, 1894:218, 219, 222). L'Islam est entré là avec les marchands et les fonctionnaires du Baghirmi qui résident dans certains centres sara tel Koumra. Les gens islamisés vivant dans la société sara proprement dite à l'époque, sont considérés par BRUNACHE comme attachés aux habitants d'origine étrangère, sans doute anciens esclaves, restés dans cette société où ils apparaissent mêlés aux activités commerciales et guerrières, servant plus ou moins d'interprètes.

Un autre élément apparaît dans l'organisation de ces sociétés : c'est l'impact du voisin baghirmien sur les régions du sud-ouest notamment chez les Niellim et les Sara, perturbant le rythme de vie et de sécurité des habitants par les pillages et introduisant en même temps des produits étrangers qui favorisent le déclin des activités locales.

FONDEURS ET FORGERONS

Parmi les rares artisans décrits sont les fondeurs et les forgerons, et encore, bien rarement; la notation d'activités de réduction de métal reste tout à fait exceptionnelle.

Production et circulation du fer et du cuivre

Les différents écrivains remarquent la fréquence et la localisation des sols ferrugineux aisés à repérer à leur grain et à leur teinte : "falaise de roche ferrugineuse dure et très

caverneuse" près du confluent du Bangoran et de l'Abiod (CHEVALIER, 1908:242), blocs ferrugineux dans le lit du Chari à Fort Archambault.

La seule forge en activité observée dans le sud du Tchad, le fut par CHEVALIER (247), chez les Ndam vivant entre le Chari et le Logone, sans toutefois qu'il décrivît la fonderie. L'auteur remarque que le sol est jonché de scories depuis Niellim et que le village ndam le plus au sud, Komé, en est entouré comme d'une véritable enceinte, témoins d'une ancienne et intense activité. 60 ans plus tard, la même remarque s'imposait.

Là, pas d'information sur le lieu de provenance précis du minerai, pourtant (248), une partie des habitants en avaient devant leur demeure, petit monceau de minerai à côté d'un peu de charbon; il est probable qu'ils réduisaient au fur et à mesure le fer dont ils avaient besoin. Puis, au nord-ouest du pays sara, lors de son périple à travers l'Afrique Centrale en 1910-1911, le duc de MECKLEMBOURG apprit que les Lakka disposaient d'une mine de fer importante à Palla dont le métal était préparé en boules, correspondant à la matière première nécessaire pour forger une hache ou un couteau.

Le travail du cuivre est attesté par plusieurs auteurs qui s'empressent de préciser que la matière première est importée et arrive par l'intermédiaire du Baghirmi, grand carrefour commercial qui avait plusieurs antennes en pays sara, Goundi et Koumra devant être les plus connus. Le pays sara n'était pas le seul à recevoir du cuivre par ce canal : le duc de MECKLEMBOURG

(104) le nota aussi le long du Logone chez les Massa et les Tomak. Ce ne fut certainement pas la seule voie d'approvisionnement, surtout à la fin du XIXème et au XXème siècles : ainsi CLOZEL, en 1894, put offrir au chef Garenki des "manilles" qui furent très appréciées (BRUNACHE, 1894:225-226). L'origine du cuivre est difficile à préciser. G. SCHWEINFURTH écrivait (1875:307-8) que les mines d'Hofrat-el-Nahas, au nord du Darfour, en exportaient sous forme d'anneaux vers le Ouaddaï et Kano. Or à l'ouest de Ouaddaï est le Baghirmi. En tous cas, aucun document de l'époque ne nous mentionne de mines dans ou à proximité immédiate du sud du Tchad.

De même que le cuivre, le fer circulait à côté d'objets plus ou moins finis sur des distances variables, comme par exemple les boules des Lakkas signalées par le duc de MECKLEMBOURG à partir de Léré. Plus tôt, H. BARTH signalait (1861:122) que le Baghirmi, capitale Masséni, n'exploitait pas de mines mais que le fer venait de Gourgara à 20 miles au sud de la capitale. Par contre le pays comptait des forgerons qui le transformaient en armes (lances) et en haches.

L'absence d'informations concernant les activités de réduction s'explique en partie par la saison à laquelle circulèrent les voyageurs. BRUNACHE circula au sud du pays sara au mois d'octobre, à la fin de la saison des pluies, les précipitations et le degré hygrométrique de cette période de l'année interdisant toute mise à feu prolongée. Dans le texte de CHAPISEAU, DE BEHAGLE raconte (1900:217) avoir quitté le village de

Mandja-Tezzé en circulant à pied sur une piste transformée en ruisseau.

Enfin, liées aux activités à la fois de réduction et de forge sont les enclumes et les masses en roche granitique des Niellim. Ces derniers vivent sur un dôme granitique au nord de Sarh, en exploitent la pierre et vendent leur production à leurs voisins pour piler le minerai ou transformer le métal. A. CHEVALIER (1908:245) les vit en vendre aux "Sara de l'est".

La forge

Là aussi sa description est rare et la seule un peu précise dont nous disposons concerne non pas le pays sara proprement dit mais le village de Simmé, proche du lac Iro. A. CHEVALIER (1908 : 293) souligne que l'installation du forgeron est semblable à celle des Ndam, travaillant à l'ombre d'un *figus* au milieu du village.

C'est DE BEHAGLE, à travers les écrits de CHAPISEAU (1900), qui en signale effectivement en pays sara, soulignant tel ou tel aspect particulier des installations; revenant de Palem au milieu de l'automne, le voyageur traverse le pays lakka et relève la fréquence des forges dans les villages, s'attache à en décrire les soufflets : outres à l'ouverture munie de baguettes. De même DE BEHAGLE semble le seul à observer une opération de moulage à la cire perdue à Sada, village proche de Garenki (242-243) : "des hommes s'approchent d'un foyer situé au milieu de la place. Ils en retirent avec mille précautions un objet qui ressemble en tous points à un creuset. C'en est un

en effet; ils en versent le contenu, du cuivre fondu, dans un moule en argile,... en retirent un de ces énormes bracelets (avec) des torsades et des tresses".

Comparé aux autres activités artisanales, le travail du métal, uniquement fer et cuivre, fit l'objet de notations conséquentes; toutefois les étapes de fabrication, vraisemblablement alors jamais totalement observées de bout en bout, restent peu connues. Ces notations sont pauvres par rapport aux descriptions des objets métalliques finis : armes, lances, sagaies barbelées, couteaux, couteaux de jet, poignards de bras, bijoux, outils aratoires, notamment chez les Lakka, les Mbaï, peu étant en cuivre (BRUNACHE 1894:213, Cdt LENFANT 1909:152). Ce dernier observa chez les Lakka des anneaux en fer ciselé portés aux poignets et aux chevilles par les hommes dont les jambes pouvaient être protégées par des molletières en fer. BRUNACHE (1894:208) vit des femmes sara ornées de ceintures en perles de fer.

Toutefois certaines régions apparaissent plus spécialisées dans le travail du métal : les Ndam, même s'ils produisaient alors peu de fer, consacraient une grande part de leurs activités à sa vente (CHEVALIER 1908:247). Le cuivre, vraisemblablement toujours d'importation, fondu, moulé, est transformé en bijoux, essentiellement en bracelets finement ornés d'incisions. Ils sont de taille et volumes variables, portés par les femmes et surtout pour les plus lourds par les hommes : les chefs en ont aux chevilles (MECKLEMBOURG 1911:104).

OBJETS METALLIQUES ET STATUT DES FORGERONS

Commerce des objets finis

Les objets métalliques décrits sont rarement vus exécutés par les voyageurs, qu'ils soient en fer ou en métal cuivreux, alors que nombre d'entre eux font l'objet d'un commerce important sur de réelles distances que nous ne savons pas bien apprécier. Ainsi dans la région du lac Iro, CHEVALIER (1908:301) remarqua qu'une caravane d'Ouled Rachid amenait des fers de lance à côté d'étoffes, de verroterie, pour se procurer du mil. Qui avait forgé ces fers ?

A la fin du XIX^{ème} et au début du XX^{ème} siècle, les produits européens convergeaient vers le sud du Tchad par le nord-est à la faveur du Baghirmi et par l'ouest, le Bornou et la vallée de la Bénoué où le centre de Yola détenait d'importants comptoirs : CHEVALIER (1908:361) signale pour les voies orientales surtout des anneaux de cuivre et pour les exportations occidentales de la coutellerie de faible qualité.

Statut des forgerons

Apparemment bien peu d'informations ayant trait au statut des forgerons transparaissent dans les écrits de ces premiers Européens, surtout lors des premières traversées du pays sara. Pour des régions un peu plus nordiques, lac Iro, voisinage du Baghirmi, Massa, trois auteurs différents notent incidemment quelques remarques : pour la

région du lac Iro, les forgerons travaillent le métal et sont aussi tanneurs (CHEVALIER 1908:293) à Tor Djoguil chez les Goula. Chez les Massa-Toumak, les forgerons forment un groupe important (MECKLEMBOURG 1911:104) et travaillent le fer pour les couteaux et le cuivre pour les bijoux. Enfin, CHAPISEAU (1900:243) relate que DE BEHAGLE regardait le forgeron de Sada, village dépendant du Baghirmi, en train de fondre un bracelet à la cire perdue tout en donnant des explications. Cet entretien cessa à l'arrivée du fils du chef du village devant qui l'artisan prit la fuite. Le père du nouvel arrivant, nommé Saïd, porte un nom à consonance musulmane alors que le nom du forgeron n'est pas mentionné. Le fils du chef était entouré de notables. Ainsi le chef et ses représentants paraissent détenir un autre statut que le forgeron qui leur doit obéissance. Dans la même région du lac Iro, le forgeron doit aussi tenir un rang peu enviable car le travail de préparation des cuirs est réservé à des artisans peu considérés.

Par contre, tout autre devait être le statut de ces hommes chez les Massa où, par le terme de "guild", MECKLEMBOURG (104) laisse entendre que ces artisans représentaient une autorité et une force réelles dans leur société.

CONCLUSION

Dans le sud du Tchad, pendant un quart de siècle, les techniques de fabrication, les structures internes des sociétés rencontrées retiennent peu

l'attention des observateurs. Ce sont les relations avec les détenteurs de l'autorité qui priment souvent et les forgerons n'apparaissent guère leur être liés. Par contre dans les régions où les chefs sont islamisés, le statut du forgeron, à l'époque, est nettement déconsidéré, au moins pour les observateurs de passage. De même ils n'établissent pas de distinction nette entre ceux qui travaillent les différentes qualités de métaux ni ne tiennent compte de la forme et de la fonction des objets finis.

Une dernière information reste importante à souligner : c'est la réalité de la réduction du minerai de fer, la méconnaissance de qui sont les fondeurs, le caractère secret des mines cachées aux étrangers (CHEVALIER 1908:248) et l'importance du commerce des divers métaux, sur laquelle on a peu de précisions.

Complément bibliographique

- ESCAYRAC DE LAUTURE (Cte d'), 1855, Mémoire sur le Soudan, Le Caire 1855, *Bulletin de la Société de Géographie*, 4e série, T. X:89-186, 209-238.
- NACHTIGAL G., 1971, *Sahara and Sudan*, T. IV, Londres, C. Hurst et Cie, 439p.
- SCHWEINFURTH, 1875, *Artes Africanae*, Leipzig.